

1

— Et elle a reçu des cours particuliers jusqu'ici? s'étonna miss Partridge, la directrice de la célèbre Otago Girls' School de Dunedin avec, pour Matariki et ses parents, un regard sévère.

Matariki ne se laissa pas troubler. Elle trouvait un peu étrange, mais pas effrayante, cette dame qui, vêtue de noir et affublée d'un lorgnon, devait bien avoir l'âge de sa grand-mère du village maori. Elle n'était pas non plus intimidée par la pièce, par ses meubles sombres certainement importés d'Angleterre, ses hautes fenêtres tendues de lourds volants et ses nombreux rayonnages. Seul le comportement de sa mère la surprenait. Durant tout le trajet entre Lawrence et Dunedin elle avait frôlé l'hystérie, ne cessant de la harceler à propos de sa tenue et de son attitude. À croire que c'était elle qui allait passer l'examen d'entrée.

— Pas directement, mad...

Lizzie Drury parvint à temps à ne pas appeler la directrice servilement «madame». Pour un peu, elle aurait fait une courbette. Elle se chapitra intérieurement. Mariée depuis plus de dix ans, elle était la propriétaire d'Elizabeth Station, une ferme proche de Lawrence. Il y avait bien longtemps qu'elle n'était plus domestique, mais c'était plus fort qu'elle: elle se laissait toujours impressionner par un comportement solennel.

— Miss Partridge, se reprit-elle, s'efforçant de parler d'une voix ferme, notre fille allait à l'école à Lawrence, mais l'agglomération périclite depuis que les chercheurs d'or la désertent. Ceux qui restent... bref, nous ne souhaitons plus y envoyer les enfants. Voilà pourquoi, l'année dernière, nous avons eu recours aux cours privés. À vrai dire... notre préceptrice a aujourd'hui atteint ses limites.

Lizzie vérifia d'un doigt nerveux sa coiffure sagement relevée sous un coquet petit chapeau. Trop coquet peut-être en regard de la digne mais sévère silhouette de miss Partridge.

S'il n'avait tenu qu'à elle, elle aurait choisi une toilette plus triste et sérieuse, mais Michael avait protesté.

— Nous allons dans une école, Lizzie, pas à un enterrement! Ils prendront bien Riki. C'est une enfant éveillée. Et sinon... ce n'est pas la seule école de filles de l'île du Sud!

Lizzie avait cédé, mais à présent, devant miss Partridge jouant avec son lorgnon d'un air réprobateur, elle aurait préféré être à cent coudées sous terre.

— Voilà qui est intéressant, petite, dit la directrice tournée vers l'enfant. Tu viens d'avoir – combien déjà? – onze ans. Et ta préceptrice serait déjà au bout de son latin? Tu dois être une enfant véritablement douée!

Ne percevant pas l'ironie du propos, Matariki répondit avec le sourire qui lui attachait habituellement tous les cœurs :

— Les grand-mères disent que je suis intelligente. Aku trouve que je danse mieux le *baka* que les autres filles. Haeta, elle, que je pourrais devenir une *tobunga*, si j'étudiais la botanique, et Ingoa...

— Combien de grand-mères as-tu, mon enfant?

Le regard de Matariki se perdit tandis qu'elle récapitulait en pensée les aïeules de la tribu.

— Seize!

— Elle parle des vieilles femmes de la tribu maorie proche de chez nous, expliqua Michael. Chez les Ngai Tahu, il est usuel d'appeler grand-mères les femmes âgées, et pas seulement les vraies grand-mères. Cela vaut aussi pour les grands-pères, les tantes et les oncles, parfois même les mères.

— Alors... elle n'est pas votre véritable enfant?

L'idée parut soulager miss Partridge. Matariki ne ressemblait pas particulièrement à ses parents. Michael avait certes les mêmes cheveux noirs qu'elle, mais ses yeux avaient le bleu du ciel irlandais, le visage n'avait pas la rondeur de celui de Matariki, et il avait la peau moins foncée. La fillette possédait les traits délicats et les cheveux bouclés de sa mère ainsi que le bleu clair des yeux. Elle n'avait en revanche hérité son teint ambré ni de l'un ni de l'autre.

— Si, si ! Matariki est notre fille, absolument, protesta Michael sous l'œil penaud de Lizzie.

Il ne manquait pas de défauts et sa légèreté l'exaspérait parfois encore, mais il tenait ses promesses, notamment celle

qu'elle lui avait arrachée avant la naissance de Matariki : jamais il ne devrait en vouloir à l'enfant de ce que sa mère était et avait été. Il n'avait effectivement jamais abordé la question de la paternité de la fillette à la peau brune une fois qu'il fut clairement apparu qu'il n'était pas le géniteur. Lizzie se raidit : la directrice ne pouvait croire que Matariki était leur fille à tous les deux !

— Je suis sa mère. Sinon, elle est une enfant des étoiles !

C'était ainsi qu'Hainga, la sage de la tribu, avait un jour appelé Matariki, engendrée durant l'ivresse de Tou-Hou, la fête de l'an nouveau que les Maoris célébraient quand la constellation Matariki se montrait pour la première fois dans le ciel nocturne de l'île du Sud.

— Ainsi, l'enfant a non seulement des dons surnaturels, observa miss Partridge, le sourcil froncé, mais aussi une origine céleste...

Matariki la foudroya du regard, car, si elle n'avait pas vraiment saisi l'allusion de la femme, elle voyait que sa mère en était blessée.

— Haikina dit que je suis une fille de chef ! déclara-t-elle d'un ton triomphal. Une sorte de princesse. C'est du moins ce que je crois.

Miss Partridge eut l'air plus contrariée encore. Michael prit alors son courage à deux mains : il n'allait pas supporter plus longtemps de voir Lizzie se liquéfier sous le regard de cette insolente bonne femme !

— Miss Partridge, cette enfant, Matariki Drury, est la fille de Michael et Elizabeth Drury, tel que cela figure dans le registre d'état civil de Dunedin. Veuillez donc en prendre note. Notre fille est intelligente, mais je ne qualifierais pas ses dons de surnaturels. Sa préceptrice, Haikina, n'a fréquenté que l'école des missionnaires, elle sait lire et écrire et elle a transmis ses connaissances à nos enfants avec rigueur et amour. Mais elle ne parle ni le français ni le latin et est dans l'incapacité de préparer notre fille à des études supérieures ainsi qu'à un mariage avec quelqu'un de la même classe sociale que la nôtre.

Michael avait délibérément insisté, d'un ton quasi menaçant, sur les mots « même classe sociale », afin que la directrice ne s'avisât pas de le contredire. Ces dernières années, Lizzie et lui n'étaient certes pas devenus des « barons des

moutons», mais ils avaient édifié un petit élevage fort lucratif, moins tourné vers la laine que vers des moutons d'excellence. Des accouplements ciblés et, de temps à autre, des essais visant à la production de qualités de laine spéciales étaient plus aisément réalisables dans de petites entreprises que dans de grandes fermes, où la conduite des troupeaux et la tonte étaient une très lourde charge. Les béliers et les brebis d'Elizabeth Station atteignaient les prix les plus élevés lors des ventes aux enchères, ce qui valait au couple une bonne réputation.

Tout ceci n'empêchait pas Lizzie de souffrir d'un complexe d'infériorité lors des rencontres d'éleveurs ou à l'occasion de bals. Elle et Michael étaient d'origine modeste et, s'il ne se souciait guère des apparences et du savoir-vivre, Lizzie s'y efforçait. Mais elle était timide. En présence des «barons», elle perdait son sourire magique et la voix lui manquait. Il n'en irait pas de même avec sa fille, elle se l'était juré. L'école Otago lui fournirait le bagage indispensable. Matariki, elle, ne souffrait pas de timidité. Elle ne perdit rien de son calme quand la directrice se résolut à tester ses connaissances. D'une voix claire, sans l'ombre d'une intonation irlandaise ou d'un accent cockney, elle vint à bout de l'examen. Haikina avait été de ce point de vue une maîtresse idéale. Puis la fillette attendit avec ennui que miss Partridge eût corrigé sa dictée. La dame arbora alors une mine plus bienveillante. Matariki ne s'était trompée que sur un mot très difficile.

— Eh bien, pour ce qui est des connaissances, rien ne s'oppose à son admission, constata la directrice d'un ton maussade. Mais... vous devez clairement avoir en tête que Mata... euh... Matariki sera ici la seule fillette dotée d'un arrière-plan aussi... euh... exotique. Je vous en prie, monsieur Drury, ajouta-t-elle avec un geste apaisant de la main en direction de Michael sur le point de monter sur ses grands chevaux, c'est animée des meilleures intentions que je vous dis cela. Nos fillettes ici... eh bien, les meilleures familles du Canterbury et de l'Otago nous envoient leurs filles et quelques-unes d'entre elles ne sont... euh... pas habituées...

— Vous voulez donc dire que la vue de notre fille pourrait effrayer ces enfants au point qu'elles regagneraient aussitôt leurs foyers?

Michael en avait sa claque. Il n'était pas la patience même et il était prêt à se rendre à une autre école. L'institut de miss Partridge, aussi renommé fût-il, n'était tout de même pas le seul de l'île du Sud! Pour autant, il se voyait mal imposer à Lizzie une nouvelle épreuve semblable à celle-ci. Elle avait déjà tout d'un chaton apeuré.

— Je parle dans l'intérêt de votre fille. Les Maoris que la plupart de ces enfants connaissent sont des domestiques dans le meilleur des cas. Votre fille n'aura pas la vie facile.

Lizzie se redressa. Quand elle gardait la tête haute et se tenait droite, elle paraissait plus grande et mieux assurée. Pour la première fois en ce jour, elle ressembla à la femme blanche dont les Ngai Tahu parlaient avec plus de respect que de quiconque d'autre sur l'île. La *pakeha wahine* avait pour eux une *mana* plus grande que celle de la plupart des guerriers.

— Miss Partridge, la vie n'est pas simple! Et si les conditions dans lesquelles Matariki doit l'apprendre ne sont pas pires que la fréquentation de quelques gamines gâtées, son sort sera plutôt enviable.

Miss Partridge considéra la visiteuse pour la première fois avec étonnement. Elle lui était jusqu'ici apparue comme une petite femme falote et voilà que... Mais Lizzie n'en avait pas terminé.

— Peut-être finirez-vous par vous habituer à son nom. Elle s'appelle Matariki.

— Oui... euh... c'est encore une chose qui mérite discussion, grimaça la directrice. Ne pourrait-on l'appeler... Martha?

— Mais bien sûr que nous l'enverrons à l'Otago Girls' School!

Les époux avaient pris congé de miss Partridge sans décider si Matariki entrerait dans cette école et Michael, sitôt dans la rue, s'était mis à tempêter contre cette «insolente garce». Lizzie lui avait laissé le temps de se calmer pendant qu'ils allaient chercher les chevaux à l'écurie de louage. Mais, comme il venait d'évoquer l'école de filles catholique Sacred Heart, elle exposait son point de vue sans ambiguïté.

— Otago est la meilleure école. Les «barons» y mettent leurs filles, tu l'as entendu. Et Matariki y est admise. Ce serait une folie de refuser.

— Ces jeunes donzelles riches vont faire de sa vie un enfer!

— Dans l'enfer, il n'y a pas de canapés rembourrés, de meubles anglais et de classes bien chauffées. Peut-être trouve-t-on là quelques diables, mais certainement pas autant qu'en prison, dans les camps de détention australiens ou chez les chercheurs d'or. Nous avons survécu à tout ça, Michael, et tu penses qu'une école de filles est au-dessus des forces de Matariki?

— Elle est tout de même une princesse, dit Michael, un peu honteux, puis, tourné vers sa fille: Tu as envie d'aller dans cette école?

— On y est bien habillé, dit-elle, montrant quelques élèves passant devant eux dans leur uniforme rouge et bleu.

Lizzie se surprit à penser que sa fille serait ravissante, le corsage blanc parfaitement assorti à son teint, à ses lèvres framboise et à ses cheveux noirs.

— Et Haikina dit que les filles doivent plus apprendre que les garçons! Quand on sait beaucoup, on a une grande *mana*, et celui qui a la plus grande *mana* peut devenir chef.

Sachant d'expérience que trop de *mana* n'était pas toujours une bonne chose pour une femme, Lizzie eut un sourire contraint.

— Mais des amies, Matariki? Il se peut que tu ne trouves pas d'amies ici.

— Haikina dit qu'un chef n'a pas d'amis. Les chefs sont in... intou...

— Intouchables, compléta Lizzie, envahie de mauvais souvenirs.

— Eh bien, je le serai moi aussi, trancha Matariki.

— Est-ce qu'on passe chez les Burton? demanda Lizzie à contrecœur tandis que leur chaise roulait à grand fracas dans les rues mal pavées de Dunedin.

Le révérend Burton avait toujours été son ami, mais elle gardait un peu de méfiance à l'égard de sa femme, Kathleen. Michael avait trop longtemps vénéré sa «Mary» et leur mariage avait failli ne pas avoir lieu en raison d'un retour de flamme de Michael pour son ancienne amante. Lizzie aurait préféré rompre tout contact avec les Burton et elle savait que le révérend la comprenait. Il appréciait tout aussi peu qu'elle une

trop grande proximité entre Michael et Kathleen. Mais il y avait Sean, le fils de Kathleen et de Michael. Même s'il n'y avait guère de chaleur entre eux, le garçon n'ayant connu son père qu'à l'âge adulte ou presque, ils ne pouvaient se perdre totalement de vue.

— Ils ne sont pas à Christchurch? demanda Michael. Je croyais qu'Heather y avait une exposition.

Heather était la fille que Kathleen avait eue d'Ian Coltrane, son mari. Encore une histoire dont Michael se souvenait sans plaisir. Bien des années plus tôt, il avait été obligé d'abandonner en Irlande Kathleen, sa fiancée enceinte, car il avait été déporté pour avoir commis un vol. Celle-ci n'avait pu attendre son retour, son père l'ayant mariée avec le marchand de chevaux Ian Coltrane qui avait promis d'être un père pour son enfant. Bien que peu heureux, le mariage avait donné naissance à deux autres enfants, dont la plus jeune, Heather, s'était depuis lors fait un nom comme portraitiste. Kathleen et Peter Burton l'avaient accompagnée pour le vernissage de son exposition à Christchurch.

Lizzie trouva que Michael ne manifestait pas beaucoup de regret. Lui non plus ne brûlait pas d'impatience de rendre une visite aux Burton: voir son ancienne amoureuse mariée avec un autre, qui plus est un ecclésiastique de l'Église d'Angleterre, devait lui faire drôle. Michael et Kathleen étaient nés dans un village d'Irlande et avaient été élevés dans la religion catholique. Michael était sans doute aussi intimidé par Peter, fin lettré et homme de haute culture. À moins qu'il ne se sentît mal à l'aise en raison de son fils, lui aussi lettré et cultivé. Michael parvenait à s'accommoder de ce qu'un révérend fût plus intelligent que lui, mais il réagissait vivement à la prétention de son fils à tout mieux savoir que quiconque. Fils qui, d'emblée, lui avait nettement laissé entendre qu'il ne voulait pas avoir affaire avec son géniteur. Depuis le double mariage, les choses s'étaient tassées, Sean ayant cessé de se sentir menacé par la soudaine réapparition d'un père.

— Et Sean est à son travail à cette heure-ci, poursuivit Michael.

Son fils avait étudié le droit à l'université de Dunedin et venait d'obtenir son premier stage. Il voulait devenir avocat et travaillait dur.

— Si nous voulons le voir, il faut rester en ville. On va à l'hôtel?

Lizzie hésita. D'une part, elle aimait le luxe des bons hôtels et aurait eu plaisir à partager avec Michael un dîner de fête et un verre de vin. Le vin et la viticulture étaient une passion chez elle, puisqu'elle avait même entrepris de planter de la vigne dans sa propriété. Mais, d'autre part, Haikina serait peut-être inquiète de ne pas les voir revenir comme prévu. L'amie et préceptrice de leurs enfants attendait aussi fiévreusement qu'elle les résultats de l'examen d'entrée, considérant comme un honneur que cette école admît une demi-Maorie. Et puis leurs deux garçons aimaient faire enrager la jeune femme et ce ne serait pas gentil de la laisser seule avec eux sans l'avoir prévenue.

— Non, partons. Sean a déjà certainement des projets et mieux vaut ne pas le prendre par surprise. On le rencontrera quand nous emmènerons définitivement Matariki à l'école.

Michael haussa les épaules et Lizzie fut une nouvelle fois soulagée de constater qu'il s'accommodait fort bien de n'avoir avec Sean et Kathleen que des rapports éloignés. Il n'arrêta donc pas son attelage – de beaux chevaux vigoureux dont il était très fier – quand ils passèrent devant l'église et le presbytère de Caversham, la paroisse de Peter Burton, un faubourg de Dunedin. La route pour Lawrence était large et en bon état, peu fréquentée. Il en était allé autrement jadis. Au temps de la ruée vers l'or, Lizzie et Michael étaient eux aussi venus dans l'Otago. Lawrence s'appelait Tuapeka et des centaines d'hommes affluaient quotidiennement à Gabriel's Gully, là où de l'or avait été trouvé. Aujourd'hui encore la région semblait avoir été le théâtre d'une guerre : la terre avait tellement été tournée et retournée que la végétation normale avait disparu. Il ne restait qu'un désert boueux.

Les gisements d'or autour de Lawrence s'étaient entre-temps épuisés, au moins ceux auxquels les chercheurs avaient accès. Lizzie songea avec un sourire aux réserves d'Elizabeth Station. Elle et la tribu maorie amie étaient seules à savoir combien d'or charriait le ruisseau traversant sa propriété, bien décidées à ne le révéler à personne. Cet or avait servi à financer la ferme des Drury et permettait aux Ngai Tahu d'être

riches selon leurs critères. Il permettrait de payer les études de Matariki.

Les chercheurs d'or étaient partis vers de nouveaux gisements dans la région de Queenstown et leurs anciens campements n'étaient plus que de paisibles villages habités par des fermiers et artisans. Il restait bien sûr quelques escrocs et aventuriers ou des chercheurs d'or qui, trop vieux, trop las ou trop fainéants pour chercher fortune ailleurs, continuaient à prospecter dans les forêts entourant Lawrence, une raison supplémentaire, pour Lizzie et Michael, de ne pas souhaiter laisser Haikina et les enfants longtemps seuls à Elizabeth Station. Quand ils envisageaient de passer la nuit ailleurs, Lizzie priait la tribu d'assurer une protection. Quelques guerriers campaient alors au bord de la rivière.

Leur inquiétude était cette fois sans motif. Ils virent de loin un Maori vigoureux manier la batée au-dessus de la cascade, tandis qu'Haikina pêchait. Kevin et Pat pataugeaient au-dessous d'elle dans une minuscule mare. Hemi, le compagnon d'Haikina, leur fit signe sans interrompre son activité. Celle-ci, une grande jeune femme mince aux longs cheveux descendant jusqu'à la taille, laissa en revanche tomber sa nasse et courut à leur rencontre. Pour sacrifier à sa fonction de préceptrice, elle avait mis une robe comme les *Pakeha* – les Blancs dans la langue maorie – mais la jupe, relevée avec insouciance, laissait voir ses longues jambes brunes.

— Comment cela s'est-il passé, Matariki? demanda-t-elle, tout excitée.

La fillette prit la pose :

— La culture rend les cœurs aussi solides que le chêne! déclama-t-elle, reprenant la devise de l'école Otago.

Lizzie regarda sa fille avec ahurissement. Où était-elle allée chercher ça?

— Seulement, je ne connais pas la solidité des chênes, poursuivit la petite. Peut-être que le chêne n'est même pas aussi solide que le kauri ou le totara...

Michael ne put s'empêcher de rire.

— Mon Dieu, nous vivons vraiment à l'autre bout du monde. Les enfants grandissent sans avoir jamais vu un chêne! C'est un bois excellent, Riki!

— Alors, ils t'acceptent? demanda Haikina pleine d'espoir.

— Oui, mais seulement en tant qu'in... intou... comme fille de chef, quoi! Et je devrai m'appeler Martha, parce que la directrice n'arrive pas à prononcer mon nom.

— À l'école des missionnaires, on m'appelait Angela! confia Haikina en prenant la fillette dans ses bras.

— Et moi, je m'appellerai Hongi Hika! lança Kevin.

Les deux garçons ne s'étaient même pas donné la peine de s'essuyer pour courir à la rencontre de leurs parents. Pat, le plus jeune, prit le siège du cocher d'assaut et embrassa Michael. Kevin, se sentant assez grand, avec ses huit ans, pour disputer à sa sœur le privilège d'aller à l'école de Dunedin, était assez fier de sa trouvaille.

— Si on a un nom nouveau à l'école, je veux m'appeler comme le plus grand chef!

— Le plus grand chef, c'est Te Maiharanui, renchérit Matariki. Et Hone Heke! Et puis, dans une école *pakeha*, tu n'as pas le droit de t'appeler comme un chef. Sauf un *Pakeha*. Peut-être le capitaine Cook? Ou le prince Albert?

Si Lizzie éclata de rire, Michael prit un air sévère.

— Kevin, tu as un bon vieux nom irlandais! Tu t'appelles comme ton grand-père qui distillait le meilleur whisky de toute l'Irlande occidentale! Sans compter qu'il jouait du violon comme...

— Tu portes le nom de saint Kevin, intervint Lizzie, un homme bon qui a fondé le couvent de Glendalough. Il n'a sans doute jamais distillé de whisky. Même si je n'en suis pas très sûre. En tout cas, personne ne te rebaptisera, ne t'inquiète pas!

— Il n'y a que les filles qui changent de nom! proclama Matariki en descendant de voiture d'un air digne. Et j'aurai aussi de nouveaux habits!

— Cela va coûter une fortune, remarqua Michael à l'adresse d'Hemi qui s'approchait, une bouteille de whisky à la main. Et vous aussi, vous avez de nouveau besoin d'argent? dit-il en montrant la batée.

— Il y a des nouvelles venues de l'île du Nord. Et des sollicitations aussi, si on peut appeler ça comme ça.

Hemi, revenu depuis peu au village, après avoir fréquenté l'école des missionnaires puis travaillé dans un grand élevage de moutons, parlait bien l'anglais, comme Haikina, et il était

l'un des rares vrais amis de Michael au village maori. C'était Lizzie, qui avait vécu chez les Ngai Tahu et parlait leur langue, qui était le trait de liaison essentiel avec eux. Et Matariki aussi, bien sûr. Michael était dans son ombre et il soupçonnait en permanence les guerriers de le prendre pour une mauviette.

— Des sollicitations? s'étonna Michael. Votre *kingi* en serait-il venu à l'idée de lever des impôts?

Hemi eut un mauvais rire. Il n'y avait pas eu, jusqu'à assez récemment, de gouvernement central des Maoris. Puis quelqu'un s'était avisé que les négociations avec les Blancs seraient plus aisées si elles étaient menées par un seul «roi». Tawhiao, à l'origine chef des tribus Waikato, était désormais ce *kingi*.

— C'en serait vite fini de sa royauté, observa Hemi. Mais il y a des collectes ou des contributions volontaires, surtout de la part des chefs qui se révoltent contre les *Pakeha*. Et nous, les Ngai Tahu, nous préférons acheter notre liberté. Qu'ils se querellent à leur guise sur l'île du Nord. Nous, nous vivons ici en paix avec les *Pakeha*...

— Des chefs révoltés? Cela ressemble à Kahu Heke, remarqua Michael. Il continue à sévir chez les Hauhau?

Les Maoris appelaient Hauhau une branche du mouvement religieux Pai Marire qui luttait avec acharnement pour la préservation des traditions maories et la reconquête des terres où s'étaient établis les *Pakeha*. Point de vue que Kahu Heke avait toujours défendu, même si, avant l'apparition des Hauhau, il n'avait pour ainsi dire pas eu la moindre chance de le faire triompher. Il avait remplacé le rêve d'une Nouvelle-Zélande libre de tout *Pakeha* par celui d'une nation maorie dirigée par un *kingi* puissant et capable de s'imposer. Durant un temps, il s'était vu lui-même en mesure de devenir ce souverain, envisageant de jeter un pont audacieux en direction des Blancs: Lizzie Owens, la *pakeha wahine*, aurait été sa reine.

Mais Lizzie avait finalement choisi Michael, et Kahu Heke avait vu dans les Hauhau un nouveau tremplin vers le pouvoir. À vrai dire, les choses avaient dérapé d'emblée: ses troupes ayant tué l'ecclésiastique anglican Carl Völkner, Kahu était passé dans la clandestinité.

— Malheureusement, Kahu Heke est au courant de notre réserve d'or, soupira Hemi. Nous pensons que cela explique

qu'il nous soit si souvent demandé d'aider financièrement notre glorieux combat pour notre pays, Aotearoa. Mais que faire? Si nous voulons éviter qu'ils nous envoient des missionnaires hauhau et qu'il prenne alors l'envie à nos gens de manger de la chair humaine.

— L'essentiel est que Kahu Heke reste où il est, observa Michael en buvant une rasade de whisky, avec un coup d'œil de côté vers Matariki qui, enlevant sa jolie robe en dentelle, sautait toute nue dans la mare, en compagnie de ses frères.

Habitude qu'il lui faudrait perdre à l'Otago Girls' School.

Matariki Drury était une enfant heureuse. De sa vie, elle n'avait connu la malveillance ou le rejet. Tout le monde, absolument tout le monde, aimait cette petite fille si vive. Bien sûr, la question de son origine alimentait à l'occasion les conversations dans la bourgade de Lawrence, mais on ne le lui laissait pas sentir. L'ancienne cité de chercheurs d'or ne manquait pas de citoyens au passé douteux. L'honorable propriétaire du salon de thé était par exemple une ancienne fille de joie, et l'épicier devait son fonds de commerce moins à sa chance d'orpailleur qu'à son habileté aux cartes. Un peu plus ou un peu moins d'infidélité de la part de Lizzie Drury ne comptait guère...

D'autant moins que Lizzie et Michael étaient parmi les habitants les plus riches et les mieux considérés de la localité, exemples mêmes de la possibilité, pour des chercheurs d'or, de faire fortune et de la conserver. Et voilà qu'avec Matariki Drury un nouvel enfant de Lawrence était admis dans la célèbre Otago Girls' School! Sitôt qu'elle se montra en ville, la petite fut couverte de louanges et de félicitations. Miss Barbara lui offrit du chocolat chaud et l'épicier des sucres d'orge qu'elle partagea de mauvaise grâce avec ses frères.

Mais elle se montrait plus souvent dans les maisons du village maori qu'à Lawrence. Elle y avait ses amies et sa «parenté». Chez les Maoris, les enfants étaient toujours les bienvenus, chacun avait du temps à leur consacrer. Elle tissait le lin avec les autres fillettes, apprenait à confectionner des robes de danse avec des feuilles de lin durcies. Elle jouait de la flûte Nguru avec la bouche et le nez et écoutait les histoires de dieux et de héros des grand-mères. À la maison, si son

père lui parlait des saints et des héros irlandais, sa mère pontifiait à propos de viticulture. Certes ses premiers jus de raisin avaient été trop acides, ce qui s'était répercuté sur la qualité du vin. Mais, atteinte dans son amour-propre, elle avait été stimulée par l'échec. Jeune femme, elle avait d'ailleurs travaillé dans la demeure du gouverneur James Busby, dans l'île du Nord, qui, sans grand succès non plus, avait importé en Nouvelle-Zélande les premiers pieds de vigne. Lizzie ne se laissait donc pas abattre. C'est de sa mère que Matariki avait appris à ne jamais abandonner et à garder son optimisme.

Enfant enjouée, elle était donc d'excellente humeur le jour de sa rentrée à l'Otago Girls' School, au contraire de sa mère qui franchit les portes de la vénérable maison dans un état de vive nervosité. En cette rentrée, il régnait dans les couloirs une intense agitation. La plupart des élèves n'habitaient pas Dunedin, mais dans des fermes souvent très éloignées. Matariki serait elle aussi interne. Elle observa avec curiosité le tohubohu du hall d'entrée tandis que Lizzie partait à la recherche du secrétariat, inquiète et intimidée, regrettant que Michael, retenu par une importante vente de bétail aux enchères, n'eût pu l'accompagner.

Les natures mortes et les paysages accrochés aux murs des couloirs ne retinrent pas longtemps l'attention de la fillette. Le spectacle offert par les couloirs était beaucoup plus captivant : les jeunes élèves se saluaient, chuchotaient et riaient. Elle aperçut deux fillettes maories un peu plus âgées, en robe bleu clair, coiffe et petit tablier en dentelle, tirant des valises et des sacs. Elles n'avaient pas l'air spécialement heureuses, aucune des arrivantes ne leur adressant la parole. Matariki allait le faire quand on l'interpella depuis l'une des pièces ouvertes.

— Tu es nouvelle? Pourquoi restes-tu plantée là? Tiens, attrape ces affaires et apporte-les à l'intendante. Il faut les repasser, elles se sont froissées dans la valise.

Une grande fille blonde lui mit dans les bras une pile de corsages et de jupes et la chassa d'un geste comme elle aurait fait d'une poule. Ahurie, Matariki prit docilement la direction indiquée, n'ayant bien entendu aucune idée de ce que pouvait être une intendante et de l'endroit où elle était.

Elle finit par s'adresser à une fille aux cheveux noirs qui leva les yeux au ciel.

— On ne te l'a pas montré quand tu as pris ton travail? Mais tu arrives tout droit de la jungle!

Sous les rires de ses compagnes, la fille lui indiqua le chemin. Matariki aperçut alors une sorte de lingerie où une femme rondelette distribuait de la literie et des serviettes à des élèves faisant la queue. Matariki prit sa place et attendit patiemment jusqu'au moment où la femme l'aperçut.

— Ça alors, tu m'apportes quelque chose, toi, au lieu de venir en chercher? demanda-t-elle d'un ton amical.

Matariki fit une courbette comme on lui avait appris à le faire en présence d'une maîtresse.

— Il faut les repasser.

— Il faut? s'étonna l'intendante, les sourcils froncés. Dis-moi, tu es la nouvelle bonne? Je croyais que tu ne viendrais que la semaine prochaine. Dans ce désordre, il ne s'est trouvé personne pour te mettre au courant. Mais elle devrait d'ailleurs être plus âgée, dit-elle en jugeant Matariki d'un air perplexe.

— Je suis Mata... euh, Martha Drury. Et je ne sais pas encore repasser. Mais je suis prête à apprendre. La géographie, l'histoire et la littérature...

L'intendante éclata de rire et soulagea Matariki de son paquet de vêtements.

— Bienvenue, mon enfant! Je suis miss Maynard, l'intendante. Et tu es la petite de Lawrence dont notre très estimée directrice ne parvient pas à prononcer le nom! Comment t'appelles-tu, déjà? Matariki, c'est bien ça? Ma foi, je ne trouve pas que ce soit difficile. J'arrive d'Australie, ma chérie. Les Aborigènes ont, eux, des noms étranges! Tu imagines que des gens s'appellent Allambée ou Loorea?

Matariki sourit. Miss Maynard était gentille, elle se sentit d'un seul coup moins dépaylée.

— Bien, et maintenant montre-moi qui t'a refilé son linge à repasser. Elle va avoir de mes nouvelles, Matariki! Les petites baronnes ont l'habitude, pendant les vacances, d'oublier que personne ne range derrière elles!

À part les bonnes maories. L'idée ne traversa que fugitivement l'esprit de Matariki, mais elle n'en remarqua pas moins les regards curieux des autres filles dans leur direction, les filles maories semblant du reste aussi étonnées que les *Pakeha*

mais baissant ensuite les yeux d'un air intimidé. Avaient-elles peur de l'intendante ?

— Elles sont si obséquieuses, soupira miss Maynard qui avait remarqué les regards pleins de commisération de Matariki pour ces dernières. Elles viennent de l'école des missionnaires. Elles font plus de courbettes et de prières qu'elles n'apprennent.

Matariki observa alors que personne ne s'inclinait au passage de miss Maynard. Les filles la saluaient joyeusement. Elle était apparemment aimée de tout le monde. Elle finit par interpeller la fille blonde, Alison Beasley, à qui elle restitua son linge, à charge pour elle de le repasser et de montrer par la même occasion aux nouvelles comment s'y prendre.

— Les élèves de la première classe t'attendront demain à 10 heures dans la lingerie, Alison. J'y serai, bien sûr. Et, à l'avenir, tu veilleras à ce que les petites aillent en cours en tenue correcte.

Alison grimaça. Déjà en troisième année, venant d'un grand élevage de moutons, elle n'avait certainement pas l'habitude, chez elle, d'aider au ménage ou d'endosser une quelconque responsabilité.

— Ah oui, poursuivit miss Maynard en élevant la voix, afin d'éviter tout malentendu, je vous présente votre camarade Matariki Drury. Elle n'est pas opposée à ce que vous l'appeliez Martha, mais elle ne vous repassera pas vos habits !

— D'où arrive-t-elle ? demanda Alison d'un ton moqueur. Certainement pas d'une grande ferme ?

Miss Maynard prit la mouche.

— Alison, tu ne le sais peut-être pas, mais il y a des gens intelligents et valables même quand ils ne sont pas des « barons des moutons ».

— C'est exact, l'interrompit Matariki d'un ton aimable. Je suis une authentique princesse.

Inquiète, Lizzie faillit pleurer de soulagement quand miss Maynard lui ramena sa fille saine et sauve.

— Elle s'était un peu égarée, mais cela nous a donné l'occasion de lier connaissance. Votre fille est extraordinaire.

Lizzie fronça les sourcils : l'intendante se moquait-elle ou le pensait-elle vraiment ?